

Interlaken

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 48

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les **Alpes suisses**, 3^{me} série, par M. Rambert, viennent de paraître. L'auteur, qui a entrepris de décrire les Alpes de son pays, a admirablement réussi jusqu'ici. On trouve dans les trois beaux volumes que nous possédons déjà des tableaux de la nature alpestre si bien rendus que tous ceux qui aiment visiter les hautes régions, gravir les cimes, jouir des beaux points de vue, et parcourir les fraîches vallées, liront avec infiniment de plaisir les pages de M. Rambert.

A côté des grandes scènes de la nature, on y trouve des descriptions de mœurs pastorales si vraies, si bien prises sur le fait qu'on croit visiter soi-même les lieux. Nous citerons par exemple, dans la 3^{me} série, un morceau remarquable intitulé *Interlaken*, auquel nous empruntons, après y avoir été obligamment autorisés par l'auteur, les lignes qu'on va lire. Nous regrettons de n'en pouvoir donner que des fragments, vu l'exiguité de nos colonnes, et nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se procurer le volume lui-même.

Interlaken.

« C'est toujours une chose amusante que d'arriver à Interlaken par un beau jour d'été, au plus fort de la saison, vers les six heures du soir, c'est-à-dire au moment où rentrent les touristes qui ont tenté quelque expédition, et où les touristes stationnaires encombrant l'avenue. Une promenade sur les boulevards de Paris n'est pas plus animée et prête moins à l'imprévu. Paris n'est qu'une très grande ville, Interlaken est un grand caravansérail. On s'y presse de toutes les parties du monde. On entend tous les langages, on voit tous les costumes, et chaque nation s'y montre tour à tour en toilette fine et en libre toilette de voyage. Aux types de race, anglais, français, allemands, s'ajoutent tous les caprices, toutes les hardiesses. On est en villégiature, on a son bâton des Alpes, et c'est un passeport pour mille fantaisies

» Il n'y a pas de rapport heureusement entre l'animation qu'entretenait autrefois à Interlaken la présence de deux couvents, et celle qu'y entretient aujourd'hui la foule des visiteurs. On peut cependant se demander si le mouvement actuel n'aura pas pour conséquence de créer un nouveau contraste entre la richesse des uns et l'indigence des autres. C'est par millions qu'il faut évaluer la somme de nu-

méraire que les étrangers versent chaque année à Interlaken. Celui qui peut disposer de quelques capitaux y a le choix entre diverses industries lucratives, et avec de l'ordre, de l'économie, un peu de savoir-faire, il a toute chance d'amasser rapidement une assez belle fortune. Le simple paysan qui s'est fait au métier de guide, y trouve l'occasion de gains bien supérieurs à ceux auxquels il pouvait prétendre autrement. Il fera des journées de 8, 10, 20 francs, qui seront tout bénéfice, à condition qu'il ne néglige pas la culture de son petit domaine. Tant de ressources nouvelles, qui d'une manière ou de l'autre, sont à la portée de chacun, ont plus que compensé le renchérissement de la vie. Il y a toutefois des ombres au tableau. Il est dangereux pour une population rurale de voir dans l'espace d'une ou deux générations changer à tel point les conditions de son existence, qu'après n'avoir connu que le travail des champs, sûr et modestement rétribué, elle se voie en mesure de gagner vite et beaucoup. On en a fait l'expérience en nombre de lieux, et à Interlaken plus qu'ailleurs. Ces guides qui vous épient et vous harcellent de leurs importunités ne sont souvent que des paysans qui ont désappris le travail de la terre. Ils passent l'hiver à attendre l'été, et il n'est pas rare que dès le printemps ils aient escompté leurs gains de la belle saison. Plusieurs n'ont connu la misère que depuis que la richesse est venue frapper à leur porte. La mendicité a suivi. C'est le métier des enfants. Ils y excellent ; surtout ils sont habiles à le varier et à le déguiser. Une fleur de rhododendron, quatre fraises mal mûres, l'ombre d'un talent à jouer de la cornemuse, quelques exercices de culbute au bord de la route, un sentier plus court à montrer au passant, une porte à ouvrir : tout leur sert à colorer la mendicité. Les jeunes filles y mettent de la coquetterie ; elles jettent des baisers et la main reste tendue. Qui donc y résisterait ?

» L'autorité lutte contre ces habitudes funestes, mais le mal est grand déjà et ne sera pas extirpé facilement. Les étrangers d'ailleurs font de leur mieux pour rendre plus difficile la tâche des autorités. Il y en a trop qui ne savent pas refuser : ces pays de montagnes leur semblent si pauvres. Nul doute que le mouvement des voyageurs n'ait été heureux pour une partie notable de la population ; mais il n'y a guère de doute, non plus, qu'il ne tende à en démoraliser une autre partie, et à répandre à Inter-

laken quelque chose de plus triste que l'indigence, la misère honteuse, fruit de la paresse, et que le vice accompagne

» La nuit est venue, et l'on entend les sons d'une musique lointaine. Les groupes se dirigent vers un bâtiment d'apparence plus singulière que belle, long et bas. C'est le Curhaus, espèce de vaste casino, où la société se réunit le soir. On y trouve des salons de lecture, des salons de conversation ; parfois on y danse, et quand il fait beau temps il y a musique au balcon. Thèse générale, les soirées passées dans ces lieux de grande réunion, où l'on ne rencontre guère que des connaissances improvisées de la veille, sont assez monotones. Il en est pourtant au moins deux, parmi celles que j'ai passées au Curhaus, dont le souvenir m'est resté très vif. La première date d'il y a peu d'années ; c'était en hiver, fin de février ou commencement de mars. J'étais, je crois le seul étranger en passage à Interlaken. Une neige épaisse couvrait le sol. Les hôtels étaient fermés, les magasins aussi, pas un promeneur. La Jungfrau dormait dans de mornes brouillards. Grande fut ma surprise de voir le Curhaus assez brillamment illuminé. On me dit qu'il y avait fête, et mon hôte eut l'obligeance de m'inviter à l'y accompagner. En entrant dans la salle, nous nous trouvâmes près de deux cents personnes, dames et messieurs, assises autour d'une table en fer à cheval. La nappe était mise, mais on ne mangeait pas ; on écoutait un discours. Le professeur venu de Berne ou de Thoune, je ne sais, parlait en allemand bernois, et traitait de l'influence des Arabes sur la poésie du moyen-âge, sur les Minnesinger, les troubadours, etc. C'était un homme très instruit ; seulement il me parut un peu bien Arabe. Il attribuait aux Arabes la chevalerie, la politesse, la galanterie, le tour lyrique de l'imagination moderne, la renaissance de la poésie et des lettres au milieu des ténèbres du moyen-âge, etc. Il n'eut pas fallu le presser beaucoup pour lui faire dire que nous sommes des chrétiens civilisés par des Arabes. L'idée n'étonna pas ses auditeurs ; ils parurent la trouver naturelle, plausible, probable et ils applaudirent de manière à prouver que l'influence arabe avait pénétré jusqu'à eux.

» Or cet auditoire était uniquement composé de véritables habitants d'Interlaken, des plus lettrés, sans doute, et des plus riches, de ceux qui pêchent plus en grand dans le torrent humain, gonflé d'or et de lettres de change, qui chaque été roule ses flots sur le pavé d'Interlaken. Je m'explique sans trop de peine qu'ils soient entrés dans la pensée du professeur : à force de voir passer sous leurs yeux des gens de toute nation et de toute religion, ils ont appris à ne plus s'étonner. C'étaient en majorité des maîtres d'hôtel, quelques-uns déjà retirés, puis des banquiers, des changeurs, des marchands de sculptures sur bois ou de vues alpestres. Ces messieurs se sont réunis pour former une société littéraire. Ils ont un choix de journaux, une bibliothèque circulante, et chaque semaine ils se font faire un discours sur un sujet de littérature ou de science. On voit, comme nous le disions, que le frottement avec

le monde a porté à Interlaken des fruits qui ne sont pas tous malheureux. Quand l'hiver approche de sa fin, les membres de la société organisent une agréable fête de famille ; ils entendent un dernier discours, puis messieurs et dames banquettent cordialement.

» C'était à cette fête, que j'avais la bonne fortune d'assister. Les dames étaient nombreuses. Il y en avait de jolies, il y en avait aussi de vénérables, et toutes portaient gravement le costume national dans toute sa pureté, de même que le professeur parlait dans sa pureté le dialecte national. On trouverait difficilement un auditoire qui offrit un coup d'œil plus heureux. Il faut dire que le costume des Bernoises se prête à être relevé par la richesse. Les chaînes d'or et d'argent ruisselaient sur les corsages noirs et les fines dentelles. Quand le discours fut achevé, on servit. C'était le moment où je pensais qu'allait se montrer le fonds, chrétien, le fonds, barbare. Mais si réellement les Arabes nous ont civilisés, il est bien probable que nous leur devons aussi l'art de manger finement, lequel n'est peut-être pas la moindre partie de la civilisation, or cet art heureux n'est pas à Interlaken le moins cultivé.

» Le repas fut assaisonné de chansons et de toasts, où abondaient les traits malins. La plupart de ces Messieurs font partie d'une société moins littéraire, non moins arabe toutefois, dont le but est de « soutenir les prix. » Il paraît que le monde dégénère et que les Anglais marchent. Les aubergistes d'Interlaken n'ont pas jugé que ce fut une raison suffisante pour dégénérer, eux aussi ; et ils ont formé une ligue d'honneur afin de s'encourager mutuellement et de se préserver de toute défaillance. Quelques-uns cependant, mais en bien petit nombre — on parle de deux, je crois même d'un seul — n'ont pas voulu aliéner leur liberté, et se sont réservé la chance de spéculer sur le bon marché. Ils entendirent plus d'une allusion piquante. Les étrangers ne furent pas non plus épargnés. Ils s'imaginent n'aller à Interlaken que pour y être servis dans toutes leurs fantaisies. Ils tiennent l'aubergiste, sa famille et ses gens, pour des êtres neutres, dont il n'y a point à se gêner. Ils ne se doutent peut-être pas qu'on les observe tout en les servant, et que pour tromper l'ennui d'un long hiver on s'amuse quelquefois à leurs dépens. Plusieurs de ces discours n'en témoignaient pas moins d'un véritable esprit public. Il se trouvait là des hommes qui ont à cœur la bonne réputation de la contrée, et qui firent entendre de sages paroles. Quand on y met sa conscience, tous les métiers tournent à honneur, même ceux qui semblent devoir exiger un excès de complaisance. Il faut entr'autres rendre cette justice aux aubergistes d'Interlaken qu'ils sont tous, ou presque tous, nettement opposés à ce qui pourrait faire d'Interlaken un second Baden-Baden. Ils préfèrent la richesse solide à l'opulence suspecte et qui mène grand train. Ils n'ont pas toujours le choix, mais ils s'en vengent à leur manière, ils servent l'une et ils exploitent l'autre... Cependant la fête se prolongeait toujours plus ani-

mée. Le dames ne parurent point pressées de se retirer, quelques-uns de leurs maris le furent encore moins, et jusqu'aux approches de l'aurore l'élite des convives célébra l'influence civilisatrice des Arabes. »

On valé que vâi bé.

Tè dza bin délustra
 Mé di dincé mon paré,
 Que de té maria
 Te ne pâu pa mi fâré.
 Mâ, lé felié, tsi no, l'an ora tan d'orgouet,
 Que po fâré cé sô mé chinto pou d'acouet.
 Ne sé pa kin démon
 Lâu trotté pai la boula
 Du que dama Raymond
 Lâu z'invouhié sa mouâda.
 Lai ia din cè papâi, dâi potré tan bin fê;
 Que la balla Caton n'in pâu droumi la né,
 Fau pa s'in ébahi
 Se lé valé l'an pquerro,
 Ora po sé veti
 Fau dâu fer, fau dâu verro,
 Min dé gredon dé dra, rin que clliau dé coton
 Et casu ti lé mâi dâi nové z'ajuston.

Lé dé kié veni fou
 Kan sé vin la demindzo,
 Ti clliau biô canezou
 Et clliau tsapé dé sindzo.
 Derrâi la tita l'an n'a sorta dé satson,
 Coumin cin que iè vu po prindré lé pesson.

La kûa dâi gredon
 Remessé la tserrâiré,
 Et madama Raymond
 Vâi que l'an su la lierré.
 Le porton dâi sola que couaillon pâi tsemin,
 Dâi faratté perto, que fan riré lé dzin.

Ora dité mé dan
 Se noutré pâisânné
 Po ratéla lé tsan
 Ont fauta dé metânné.
 Se fau tan sé tsouhi, sé catsi dâu sélâu,
 Que restayon io san, ie ratéléri prâu.

La Lâpia d'amont, novimbro 1868. L. C.

La tombola organisée au Cercle de Beau-Séjour promet les plus beaux résultats. Les dons arrivent de tous côtés en abondance et les billets seront mis en vente incessamment. La variété des objets offerts, ainsi que leur nombre, feront de cette tombola un véritable musée de bienfaisance, et la soirée où le tirage aura lieu sera des plus attrayantes; de charmantes surprises sont réservées aux preneurs de billets: le sort exhibera par-ci par-là des objets qui provoqueront sans doute beaucoup de gaité dans l'assistance. — La dernière heure sonne; tous ceux qui ont l'intention d'être utiles à cette bonne œuvre sont priés d'envoyer leurs dons, qui seront reçus avec reconnaissance par le Comité organisateur.

Nous venons de recevoir un don sous une forme assez originale. Ce n'est que du papier, il est vrai, mais qui promet quelques jouissances aux gourmets. — L'idée est charmante et nous en félicitons le donateur.

Nous transcrivons :

Chez les Jaques, 25 novembre 1868.

Monsieur Monnet, à Lausanne,

En lisant hier le *Conteur vaudois*, j'ai pensé que je pourrais bien envoyer quelque chose pour la tombola de Beau-Séjour, et vous fais passer en conséquence un bon pour une livre de truites, que j'enverrai au gagnant.... quand je les aurai prises. — Vous aurez la complaisance de m'envoyer le nom du gagnant. Je puis vous affirmer que la truite du Noirvaux vaut bien le *medze* du Léman.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération.

J. CALAME-PERRIER.

Voici le bon :

Chez les Jaques (près Ste-Croix), 23 novembre 1868.

B. P. une liv. truites.

La première fois que j'en prendrai, je paierai franco à domicile à M..... ayant le N°... de la tombola de Beau-Séjour, en faveur des inondés, *une livre de truites*, valeur donnée avec plaisir.

Bon pour une livre de truites.

JULES CALAME-PERRIER.

PROTÈT.

Explication :

Les truites que je promets nagent tranquillement, à l'heure qu'il est, dans le ruisseau de Noirvaux, à 1100 mètres d'altitude, et ne pourront se prendre qu'au printemps prochain. Que le gagnant du présent billet ne craigne pas, elles lui seront envoyées, si ce n'est un jour, ce sera l'autre.

Le dit.

Kobi le meunier.

NOUVELLE BERNOISE.

(Imité de l'allemand.)

La vallée, qui est une des plus pittoresques et des plus belles du canton de Berne, se termine par une gorge boisée. La rivière y prend sa source, et après avoir parcouru une faible distance en murmurant contre ses rives pierreuses, ses eaux abondantes sont brusquement barrées par une digue et refoulées dans un canal qui les conduit sur la route d'un moulin.

L'habitation du meunier, avenante et propre, est ombragée de noyers touffus, et entourée, comme un maître de ses serviteurs, de plusieurs bâtiments qui forment dépendances. Entre ceux-ci et le moulin s'étend une vaste cour où les poules chantent et les canards barbottent, et au-dessous des branches vertes d'un gros prunier une fontaine gazouille tout proche d'un banc de pierre.

C'est sur ce banc qu'étaient assis, il y a quelques années, deux jeunes époux brillants également de jeunesse et de bonheur; devant eux, dans un berceau à roues, dormait le premier fruit de leur amour, un bel enfant aux joues d'un rose délicat. On était au printemps et les soirées étaient déjà doucement tièdes. Le soleil couchant couronnait de ses rayons d'or la cime du Stockhorn qui, pareil à un géant curieux, semblait regarder dans la vallée. Ce jour-là, le claquet du moulin était silencieux; c'était dimanche, et l'écluse levée offrait libre passage à la rivière.

Au faite de la colline qui domine la maison du meunier et la cour, étaient assis un monsieur de la ville et un vieux